

Tiomane se multiplia : la mère et la fille purent oublier l'absence des femmes de chambre. Quelle semaine ! La veuve, qui ne consentit pas un instant à quitter sa couchette, ne cessait de se lamenter. Tiomane passait des heures à la consoler, comme une enfant, la câlinant, la grondant tour à tour, sans cesse occupée d'elle. D'autre part, Maritza, très exaltée, s'abandonnait à des crises d'emportement, presque de fureur. Elle raillait amèrement la retraite de celui qui l'avait courtisée, riche ; elle étalait sa honte de délaissée, plus touchée, à la vérité, dans son orgueil que dans son cœur.

— Bah ! lui répétait Tiomane, avec un accent ferme de protectrice vaillante, n'est-ce pas, au moins, un bonheur pour toi d'avoir échappé à un pareil mariage ? Que peut être le caractère, l'âme d'un homme que la perte d'une dot éloigne ? Ce que le prince recherchait, ma pauvre chérie, c'était ton argent ; tu en es trop sûre, et, vraiment, tu vauds mieux que cela, toi ! la plus belle de toutes les belles.

Mais cette beauté, dont Maritza avait été si fière, commençait à perdre à ses yeux mêmes la plus grande part de son prestige. N'avait-elle pas brillé surtout de l'éclat de la fortune ?

Séul, le nom de Guillaume ramenait quelque calme. Toutes les trois s'associaient dans l'impatience de le revoir. C'était la lueur d'espérance qui éclairait le terme du triste voyage.

Tout passe et tout arrive. Elles débarquèrent à Marseille. Du bateau, on se transporta immédiatement au chemin de fer. Le lendemain était un dimanche, le polytechnicien put les recevoir à la gare de Paris. Quel échange de baisers ! Pendant quelques minutes, toutes tribulations furent oubliées. Avec un respect ému, il serra les mains de Tiomane, n'osant plus, cette fois, sauter au cou de cette grande et imposante amie. Il semblait même hésiter à la tutoyer, mais elle prit bravement les devants, ce qui rétablit d'emblée les franches relations d'autrefois. Ce fut elle encore qui trancha la question du logis provisoire. M. de-Riez l'avait munie de l'adresse d'une pension de famille, situéé rue de Vaugirard, dans le vieux faubourg Saint-Germain. C'en était fait des hôtels coûteux et des habitations opulentes. Ils montèrent dans un fiacre à galerie.

La maison de la rue de Vaugirard avait l'aspect d'une fort modeste demeure de province. Madame de Sorgues, Guillaume et Maritza attendirent dans une sorte de parloir, mal chauffé par un calorifère portatif, pendant que Tiomane débattait les prix avec l'hôtesse. Au bout d'un instant, la jeune fille vint chercher sa marraine pour la conduire au second étage, dans une chambre à deux lits, presque convenable, à laquelle attendait un pauvre cabinet avec un petit lit de sangle.

— Nous serons bien un peu serrées, dit-elle avec son brave sourire, mais nous ne nous en défendrons que mieux contre le froid . . .

En effet, malgré le pâle rayon du soleil de mars qui pénétrait par les étroites fenêtres donnant sur un jardinet, encore tout dénudé, la chambre semblait glaciale à ces Orientales qui grelotaient sous leurs châles.

Tiomane s'occupa vivement d'allumer du feu. Pour le jour de l'arrivée, elle obtint qu'on les dispensât de la table d'hôte, et le fort simple déjeuner des pensionnaires fut monté dans l'appartement. — Quand ils se trouvèrent tous les quatre à table, devant le foyer gaiement éclairé, ils éprouvèrent une impression commune de détente et de bien-être.

L'après-midi s'écoula en causeries. La mère redit au fils, dans ses lu,